

# SAINT BERNON, ABBÉ DE BAUME ET FONDATEUR DE CLUNY

890-927

Fêté le 13 janvier

Sur la fin de l'an 863, les religieux de Glanfeuil (en Anjou) furent chassés par les Normands; après avoir erré longtemps, ils cherchèrent un refuge dans la Haute-Bourgogne; ils portaient avec eux leur plus cher trésor, les reliques de saint Maur, leur fondateur (543); ils furent reçus avec une grande vénération par un seigneur nommé Odon, qui leur assigna, sur une montagne voisine de Lons-le-Saulnier, un emplacement convenable. Or, d'après l'opinion la plus commune, Bernon était fils de cet hôte charitable; né avant l'année 850, il avait alors environ quinze ans; il contribua pour sa part à la bonne réception faite par son père aux émigrés de Glanfeuil, et aux honneurs rendus à la châsse de saint Maur, qui resta trois ans et demi dans ce pays. Pendant ce séjour, l'ouïe fut rendue aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets et la marche aux boiteux, devant les saintes reliques. En 868, la châsse de saint Maur fut transférée dans le monastère de Saint-Pierre-des-Fossés, près de Paris, et lui donna son nom; mais quelques fragments du bienheureux corps furent laissés à la Bourgogne pour la récompenser de sa généreuse hospitalité; et aujourd'hui encore, dans l'église du village de Saint-Maur, canton de Conliège, une des plus anciennes du pays, on conserve des reliques du disciple de saint Benoît.

Les exemples, la conversation des Bénédictins, firent sans doute germer ou mûrir dans le cœur de Bernon la pensée de la vocation religieuse. Dès ses tendres années, il s'adonnait aux jeûnes, aux veilles, aux prières, aux aumônes, qui sont les meilleurs moyens pour rendre un enfant agréable à Dieu; déjà il était patient et austère; lorsque les autres écoliers frissonnaient de froid en hiver, on lui voyait, à lui, la face toute saisie d'une grande ardeur d'apprendre et d'approfondir les mystères de la sainte Ecriture. Devenu libre, par la mort de son père, qui lui avait laissé, avec son titre de comte, ses vastes domaines, il dit adieu au monde et entra dans le monastère de Saint-Martin d'Autun que Badillon, comte d'Aquitaine, avait relevé de ses ruines (de 873 à 877), sur la fin du règne de Charles le Chauve, en y appelant de Saint-Savin, en Poitou, une colonie de dix-huit moines conduits par saint Hugues. Edifié par cette sainte communauté, il l'édifia à son tour par sa régularité, obéissant de tout son cœur aux commandements de ses supérieurs. Sa vie pure, simple et innocente le préparait, dans les desseins de la Providence, à être un jour le directeur des autres.

Le monastère de Baume fondé vraisemblablement dans le 6<sup>e</sup> siècle, par saint Lautein, entre Lons-le-Saulnier et Poligny, dans une vallée étroite, au sein de hautes et âpres montagnes, d'où coule la Seille, était tombé en décadence; peut-être même fut-il détruit par les Normands qui envahirent la Bourgogne en 888. Repeuplée après ces ravages, la solitude de Baume était sans règle. Pour y établir la véritable vie religieuse, on eut recours au monastère si florissant de

Saint-Martin. Les suffrages de la communauté désignèrent Bernon comme le plus digne d'être le chef de la communauté demandée saint Hugues lui-même lui fut adjoint et soumis il le suivait sans doute plus encore par entraînement que par obéissance, car il avait pour lui une estime et une affection singulières; il devint le confident de toutes ses pensées, son conseiller, son auxiliaire dans toutes ses entreprises. Saint Bernon, sacré abbé par Thierry I<sup>er</sup> évêque de Besançon, se mit à l'œuvre vers l'an 890. Ce monastère fut rebâti jusqu'en ses fondements et, tandis que les murs s'élevaient sur le sol, le saint abbé, autour duquel s'était groupée une communauté nombreuse, édifia dans les coeurs la piété, l'amour de la règle, et les autres vertus. Il avait tout ce qu'il faut pour fonder et bien gouverner une communauté; il savait s'accommoder à l'humeur de chacun, soutenant ceux qui marchaient droit, rappelant par de douées et fermes paroles ceux qui s'écartaient du bon chemin. Toutefois, la correction ne manquait jamais aux délinquants contumaces ou opiniâtres; il était surtout impitoyable, lui uniquement occupé de l'amour de Dieu, pour ceux qui se mêlaient aux intérêts du monde. Il amena son monastère à un tel degré de prospérité, qu'il fut regardé comme le fondateur de Baume. Il y avait apporté d'Autun la réforme de saint Benoît d'Aniane, nommé Eutice par quelques historiens il en fit autant pour les monastères qu'il gouverna depuis.

Il ouvrit, dès le commencement, une école pour les enfants. Le maître qui en était chargé devait être habituellement au milieu d'eux; mais il lui était défendu d'aller seul avec aucun, ni de leur parler en secret. Dans les promenades ou les entretiens, on devait être trois au moins. Pendant la nuit, les élèves étaient réunis dans un dortoir commun et les maîtres reposaient au milieu d'eux, pour veiller à tous leurs besoins. On faisait une lecture pendant les repas.

Parmi les autres usages observés dans ce monastère, nous ferons encore remarquer les suivants :

On gardait rigoureusement le silence aux heures où il était prescrit. Il était principalement sacré pendant la nuit, on aurait cru commettre un crime en le rompant avant l'heure de Prime cette pratique avait pour but d'accoutumer les moines à se recueillir dans la méditation des vérités éternelles. On récitait des psaumes pendant le travail des mains. Chacun confessait en public ses manquements à la règle. Après les Complies, on ne recevait plus les étrangers, on ne prenait plus de nourriture. On faisait deux repas à certaines fêtes mais dans les autres temps, on n'en faisait ordinairement qu'un, avec une légère collation après les Vêpres.

Bientôt le monastère de Baume fut trop étroit pour contenir tous ceux qui venaient se ranger sous la conduite de Bernon. Le saint abbé fonda une nouvelle maison à Gigny, lieu qui lui appartenait et faisait alors partie du diocèse de Lyon. Voulant faire de cette abbaye son œuvre de prédilection, il n'épargna rien pour la doter richement et lui assurer une longue durée. Il la fit d'abord confirmer, selon l'usage, par l'autorité royale. La Bourgogne jurane, enlevée aux Carlovingiens, était alors sous le sceptre de Rodolphe de Stratlingen, qui s'était fait couronner roi à Saint-Maurice, en Valais au commencement de 888, par les évêques et les grands du pays. Ce prince accueillit notre Saint avec la distinction que méritaient sa naissance et ses

vertus, et lui accorda, dans une charte, tout ce qu'il demandait confirmation de l'abbaye de Gigny; donation à cette abbaye : 1° du monastère de Baume, 2° de la Celle, où reposait le corps du confesseur saint Lautein, 3° des domaines de Chavanne et de Clémencey. L'année suivante, Bernon fit le voyage de Rome et remit entre les mains du pape Formose un acte solennel qui faisait hommage et donation de son pieux établissement au prince des Apôtres et à son successeur, avec prière de le sanctionner et de le consolider. Le souverain Pontife, dans une bulle datée du mois de novembre 895, reçut de très bon cœur cet hommage, confirma de son autorité pontificale et plaça à perpétuité, sous la juridiction et la possession du bienheureux Pierre, le vénérable monastère de Gigny, avec les villages, granges, maisons, terres, vignes, prés, forêts et colons qui lui appartiennent, et aussi l'abbaye de Baume, avec toutes ses dépendances. «Que si l'abbé vient à mourir, ajoute le Pape, la communauté, selon la règle de saint Benoît et selon l'usage, élira dans l'esprit de Dieu celui que les suffrages unanimes jugeront le plus digne, de lui succédera. Ce n'était pas trop de la protection du chef de l'Eglise et de l'influence de Bernon pour sauver ses monastères dans un temps «où l'on vit l'Eglise du Seigneur confondue, les droits méconnus, les lois violées, les possessions ecclésiastiques envahies et devenues la proie des méchants». Le sol français était ravagé par les Normands, ou déchiré comme une proie par une foule de petits souverains : il n'y avait «ni roi, ni juge.» Quant à l'état de la Bourgogne, «d'un côté, Zwentibold, fils naturel de l'empereur Arnould agrandissait son royaume de Lorraine de tout le comté de Fort, jusqu'à Besançon; d'autre part, le comté de Scodingue était encore repris sur Rodolphe et cédé par l'empereur au jeune roi d'Arles, Louis, fils de Bozon. Bernard, vassal de Louis, en occupant la contrée pour son maître, s'était emparé pour lui-même des biens du monastère de Baume.» Bernon cita l'usurpateur au plaid (ou assemblée) de Varennes, où les évêques, abbés et seigneurs présents déclarèrent qu'il y avait usurpation, et rétablirent notre Saint et ses religieux dans leurs droits.

Cependant, grâce au gouvernement de Bernon, la discipline et la ferveur régnaient à Gigny et à Baume. Ses religieux semblaient avoir leurs corps seuls sur la terre et leurs pensées dans le ciel. On ne voyait plus rien d'humain dans leurs vertus. Jésus animait leurs âmes, parlait dans leurs paroles, agissait dans leurs actes. Toute jouissance terrestre était foulée aux pieds comme de la boue. Observant la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur, ils dépassaient les forces humaines dans leurs veilles, leurs jeûnes, leurs prières quelques-uns ajoutaient encore des pénitences volontaires à l'austérité de la règle. En retour, Dieu leur donnait des pouvoirs surnaturels ces saints religieux commandaient aux éléments à leur prière, on voyait tour à tour, selon le besoin, la pluie abreuver les moissons altérées, ou la sérénité réjouir le ciel et la terre. Ils n'avaient pas moins d'empire sur les âmes les plus endurcies s'attendrissaient, les plus corrompues devenaient chastes et pures sous le souffle de leurs paroles ou de leurs actes saints. A ce trésor de vertus s'en joignit un autre les reliques de saint Aquilin et de saint Taurin, qui fut dès lors honoré à Gigny comme le second patron du monastère. Notre Saint résidait alternativement à Gigny et à Baume il était dans cette abbaye lorsque (909) deux gentilshommes s'y arrêtaient; voulant se consacrer à une vie parfaite, et voyant les

monastères français en décadence, ils se rendaient en Italie mais charmés des vertus qui parfumaient le monastère de Baume, et de la charité de Bernon, qui les accueillit comme des frères, ils résolurent de se faire ses disciples : c'étaient saint Aldegrin et saint Odon nous raconterons plus tard la vie de ce dernier.

L'année suivante (910), notre Saint jeta les fondements du plus grand et du plus illustre monastère qui ait jamais existé du monastère des monastères, je veux parler de Cluny. Guillaume le Pieux, gendre du roi Bozon, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, désirant ajouter, avant sa mort, à ses bonnes œuvres déjà si nombreuses, la fondation d'un monastère de la règle de saint Benoît, fit venir Bernon qui partit en toute hâte avec saint Hugues, son fidèle conseiller. Guillaume les attendait à Cluny, l'un de ses domaines il leur expliqua son dessein, et tous trois se mirent à la recherche d'un emplacement convenable mais les deux saints religieux, charmés de la situation de Cluny, dirent qu'ils ne trouveraient point de lieu plus propice à l'établissement projeté. C'était un endroit solitaire plein de repos et de paix, à quatre lieues de Mâcon, presque sur les confins de la Bourgogne méridionale, entre deux grandes montagnes couvertes de forêts. Il y avait déjà deux églises ou collégiales dédiées, l'une à la sainte Vierge, l'autre à saint Pierre, sur le penchant d'une colline qui s'abaisse doucement dans une vallée riante embellie par les mille sinuosités de la Grosne.

Cette solitude fixa donc le choix de Bernon. Mais le duc objecta qu'un monastère serait mal placé là, à cause du bruit des chasseurs et de leurs chiens, qui troublaient continuellement les bois d'alentour. Bernon ne vit pas qu'il fût difficile de lever cet obstacle; il répondit en riant: «Faites disparaître les chiens, et à leur place appelez des moines; ne savez-vous pas de qui vous tirerez le plus de profit, de la chasse des chiens, ou des prières des moines ?» – «Mon Père, répliqua Guillaume, votre conseil est sage, et j'aime votre franchise. Eh bien qu'il soit fait comme le désire Votre Révérence, et que Dieu nous soit en aide.» Si l'on veut voir de quelle source pure jaillissaient ces fleuves de la vie religieuse qui ont fertilisé notre patrie, qu'on lise la charte de fondation de Cluny, ou, comme on disait en ce temps : là, le testament du vieux duc.

Puis Bernon alla à Rome faire ratifier sa donation par le souverain Pontife, sous la protection duquel il plaça ce nouveau monastère. Cinq ans après, lorsque la construction de cette nouvelle abbaye fut assez avancée, Bernon y amena, selon la règle de saint Benoît, douze religieux seulement, six de Baume et six de Gigny, entre autres saint Hugues et saint Odon. Ce ne furent pas là les seuls monastères que notre Saint fonda ou restaura; il faut encore ranger dans ce nombre Ethice, qui n'est autre que Moutier-en-Bresse, dans l'arrondissement de Louhans; Déols, aujourd'hui Bourgdieu, près de Châteauroux, dans le département de l'Indre, qui, existant déjà dans le vie siècle, restauré en 918 par Ebbon le Noble, puissant seigneur de Befry, eut saint Bernon pour premier abbé après cette restauration ; Massay, qui fut fondé dans le 4 e siècle, ou en l'an 738, réformé par saint Benoît d'Aniane en 806, réparé par Louis le Débonnaire en 840, et se trouve dans le testament de notre Saint, parmi les maisons dont il dispose; ce monastère jouissait du privilège de battre monnaie et d'autres droits considérables. D'après certaines histoires, il

aurait aussi gouverné les abbayes de Vézelay, d'Aurillac, de Souvigny et de Château-sur-Salins. Quoique la ferveur et la régularité fussent florissantes dans toutes ces maisons, le saint abbé craignait de les mal gouverner; d'ailleurs l'âge et les infirmités diminuaient ses forces, et il sentait que sa fin approchait. Il pria donc les évêques du voisinage de se rendre auprès de lui, afin qu'il profitât de leurs consolations et de leurs conseils pour le gouvernement des communautés qu'il laisserait après lui. Il leur dit qu'il était indigne du nom d'abbé, qu'il avait rempli cette charge sans fruits, qu'il la remettait entre leurs mains, pour qu'ils la donnassent à un plus digne, ou du moins le déchargeassent d'une partie. On exauça ses demandes, mais on le pria de désigner lui-même ses successeurs. C'est ce qu'il fit dans son testament, que nous avons encore «J'ai, dit-il, du consentement des moines mes frères, choisi deux d'entre eux pour me succéder : Guy, mon parent, et Odon, qui m'est également cher. Le bien-aimé Guy gouvernera les monastères de Gigny, de Baume et d'Ethice, ainsi que la Celle de Saint-Lautein, avec tous les biens qui appartiennent aux susdits monastères, à l'exception du village appelé Alafracte (la Frette, arrondissement de Louhans), etc. Notre bien-aimé frère Odon recevra de la même manière les monastères de Cluny, de Massay et de Déols avec leurs dépendances, pour les gouverner régulièrement, selon son pouvoir, avec l'aide de Dieu. Quant au village d'Alafracte, avec toutes ses dépendances et le quart des chaudières que nous possédons (dans les salines) à Lons-le-Saulnier, ainsi que la moitié du pré qui a appartenu au seigneur Saimon (ou Simon), je les donne à Cluny, sous la condition que ce monastère paiera à Gigny une rente annuelle de douze deniers, pour l'investiture. (Cette rente fut payée jusqu'en 1056, époque à laquelle Gigny devint un simple prieuré de Cluny.) Et qu'on ne trouve pas injuste que je donne ces biens à Cluny, puisque c'est là que j'ai choisi le lieu de ma sépulture, et que cet établissement est comme un enfant posthume, qui reste imparfait à cause de ma mort prochaine et de celle du glorieux duc Guillaume précédemment décédé ...» Ce testament, qu'il termine en conjurant, au nom de la miséricorde divine, tous les abbés et religieux actuels et futurs de conserver toujours entre eux la concorde, et de garder les usages observés jusqu'à ce jour, est daté de la quatrième année du règne de Raoul, roi de France (926), et porte les signatures de Bernon, de Guy, d'Odon, de Geoffroy et de Wandalbert. Notre saint abbé, le bon père, comme on l'appelait, mourut, quelque temps après, le 13 janvier 927. Il fut inhumé à Cluny, selon ses désirs, dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, derrière l'autel de saint Benoît, où son tombeau se voyait encore à la fin du siècle dernier. Bernon emportait dans la tombe la gloire d'avoir été un des plus zélés restaurateurs de la discipline monastique, et d'avoir formé des disciples qui surpassèrent encore leur maître et qui ont porté au plus haut point de splendeur l'institut qu'il avait formé. Son nom resta parmi eux avec le titre de bienheureux et de saint. Sa fête se célébrait tous les ans au monastère de Cluny, le 13 janvier. Le même jour, on célébrait un office solennel au prieuré de Souvigny et l'on y donnait à manger à douze pauvres. Son nom est inscrit dans les martyrologes de Ménard, de Bucelin, de Chatelain, de Du Saussay, etc., etc.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 1